

La lumière et l'évidence

*Jacques Pierre**

Chaque époque, chaque culture se donne à elle-même ses propres confins pour que, venant à y passer par la convulsion, par la guerre, par l'extase, la maladie ou le voyage, elle puisse s'y établir à nouveau et sentir le fait nu de son existence. Ce sont des moments d'attestation de soi où la descente dans la matérialité brute de l'existence nous renvoie paradoxalement à l'horizon inappropriable de la vie. Comme si nous nous retrouvions de chaque côté de la parenthèse du quotidien, à la fois en amont où tout se ramène à l'évidence sensible de la chair rendue incontournable par l'altitude, par la faim, la soif, la fatigue ou la souffrance ; et en aval, où cette solitude assumée de l'existence déploie autour de nous l'espace du possible. Non pas cet espace donné dans le cadastre du regard et mis à la disposition de la main, mais le bruissement de l'inaccompli qui libère toutes choses d'elles-mêmes et laisse librement résonner leur événement. Rien n'est plus scellé dans le cercle du destin et tout peut encore arriver, y compris notre propre salut.

Le pèlerinage est l'une de ces figures dans lesquelles, confusément, nous cherchons à retrouver le sentiment d'être là, fondés quelque part par quelque chose ou quelqu'un. Sentiment qui, se dit-on, devrait aller de soi mais qui s'érode et s'évanouit chaque jour dans tous les signes et les mots que l'on jette à la volée, et qui réclame en retour d'être rempli par le présent. À chaque instant, nous nous vidons de notre existence par la parole ; nous devenons irréel, virtuel, un songe « dans une histoire contée par un idiot, pleine de fureur et de bruit et qui ne veut rien dire » (Shakespeare, *Macbeth*, V, v), un personnage oublié par son auteur.

C'est du reste le destin de notre culture, plus que de toute autre sans doute avant elle, que de perdre le sens de sa propre réalité dans le tourbillon des signes et de devoir corrélativement retrouver sa

* Jacques Pierre est professeur au département des sciences religieuses de l'Université du Québec à Montréal.

propre réalité en allant toujours plus loin et plus souvent visiter ses confins.

Aller au bout de son monde donc pour sortir de soi et reformuler l'Évidence de telle sorte que cette dernière n'accable pas mais qu'au contraire, reçue comme un don, s'ouvre en elle la générosité de l'existence comme un espace à habiter.

Don de qui ? Don de quoi ? Je ne saurais et ne voudrais le dire. Par mon travail, j'ai fréquenté assez de traditions religieuses pour ne pas céder à la tentation de donner un nom à cela qui s'ouvre simplement comme la faveur du jour ou comme les grandes places lumineuses de la pluie. À chacun son mystère ; à chacun aussi la vocation de l'épeler.

Voici donc le récit de mon propre périple, de ce que j'appellerai non sans une certaine pudeur, mon « pèlerinage » au mont Kailash. Je ne suis ni bouddhiste, ni hindou — encore que je puisse sentir des connivences avec ces deux traditions — et je ne partage donc pas les croyances entourant la signification de ces lieux. J'honore toutefois dans ces derniers ce qui les a sans doute désignés à de telles croyances — la distance, la hauteur, la nudité, la lumière, la neige et la beauté — et qui s'offre peut-être aussi du même coup pour être l'écrin silencieux des miennes.

Ce récit, j'ai choisi d'y faire alterner les faits — presque sous la forme d'entrées d'un journal de voyage — et ce qui aujourd'hui en reste, c'est-à-dire les impressions qu'évoque en moi le souvenir de ces lieux. Ce récit aussi, je choisis de le faire commencer à la frontière entre le Népal et le Tibet. Pourquoi ? Parce que l'essentiel s'y trouve : que ces bûchers funéraires, par exemple, dont j'ai été le témoin au Népal et en Inde n'ont rien ajouté à mon expérience qui n'ait été contenu dans la distance et le vent tibétain.

Une dernière chose : je voulais aussi donner un grand coup de chapeau à tous ceux et celles qui ont fait partie de notre groupe, les voyageurs du reste, comme ceux qui nous ont accompagnés et guidés. Je garde un souvenir ébloui de tous ces jours passés ensemble. Il ne suffisait pas de le dire ; il fallait l'écrire pour qu'en quelque part, quand le dernier d'entre nous aura cessé de se souvenir, il en reste une trace. Comme ces petits tas de pierres que, dans le voisinage d'un stupa, les voyageurs laissent derrière eux et qui attestent silencieusement qu'un jour cela a été...

*



Jacques Pierre



6 juin 2000

Lente montée en autobus à travers une vallée encaissée jusqu'au village-frontière de Kodari : deux rangées de maisons tassées chaque côté de la route congestionnée par les camions immobilisés, une rangée presque incrustée dans le flanc rocheux de la vallée et l'autre en surplomb au-dessus du torrent beaucoup plus bas. Traversée de la frontière népalo-chinoise. Sur une piste extrêmement étroite et complètement défoncée, un camion nous conduit plus haut à travers le no man's land jusqu'au poste-frontière chinois dans la ville de Zhang Mou. Debout dans le camion et secoués dans tous les sens, nous évitons de trop regarder l'abîme que nous frôlons dangereusement. En contrebas, j'aperçois la carcasse d'un camion qui a basculé dans le précipice.

Longue attente à la douane. Il manque toujours un nouveau papier. La pluie commence lentement. En même temps qu'on nous donne l'autorisation de poursuivre, nous apprenons que le chemin a été emporté par les pluies et qu'il nous faudra rallier les jeeps à pied. Dure ascension sous l'averse. L'altitude de 2 400 m se fait aussitôt sentir et certains d'entre nous, soumis à l'effort, commencent à éprouver des malaises. Nouvelle attente dans un estaminet. Il tombe des cordes.

On rejoint finalement les jeeps ; ou est-ce plutôt le contraire ? Nous partons sous la pluie torrentielle. Nuit et brouillard. Ornières très profondes où les jeeps patinent et s'enfoncent. Des torrents dévalent de la falaise, traversent la route et menacent de l'emporter.

Une jeep derrière nous reste prise dans un torrent. Moment d'inquiétude. Le courant est puissant et j'ai peur qu'il ne culbute la jeep dans le gouffre. Interminable montée. La pluie diminue. Arrivée à Nyalam à 3 700 m. Le camion n'a pas passé. On couche dans une auberge à cinq par chambrée. Certains d'entre nous commencent à être sérieusement malmenés par l'altitude.

Personne ne savait trop ce que l'on attendait. Assis le long des murs, au milieu de nos bagages, nous regardions, sans penser, la digue aveugle des façades qui coupaient les escarpements et qui, de terrasse en terrasse, repoussaient la verdure de la jungle et l'indulgence lumineuse du jour.

Tout était laid. N'eût été même cette lassitude insinuante de la laideur, visible partout dans les immeubles pissieux, prétentieux et construits à la hâte, toute cette expérience aurait sombré dans l'exotisme de pacotille. Si, avant le départ, les rêves de carte postale avaient pu prendre le pas sur la réalité, nous étions ici brutalement rappelés à l'ordre ; c'est-à-dire impitoyablement ramenés à nos corps. Du reste, nous ne cesserions pas de l'être de différentes manières au cours du voyage : ici par le désœuvrement, tantôt par le manque d'oxygène et, plus tard encore, par la fatigue.

En attendant, une fonctionnaire inquiète derrière son comptoir s'agitait désespérément à confirmer son existence en maculant nos passeports de tampons inutiles. Huit heures passèrent ainsi pendant que le ciel se couvrait. À sept heures du soir, en même temps que la pluie, et sans que l'on pût comprendre ce qui, dans l'ordre des astres, avait tout à coup infléchi les augures impénétrables de la bureaucratie chinoise, on nous signifia distraitemment notre congé en levant la barrière. Je pense que nous avons cessé de les intéresser ; ou, plus probablement qu'à cette heure tardive, il était temps pour eux d'aller à la cantine vider leur thermos de nouilles.

On nous laissa donc prestement à notre tête-à-tête avec la pluie. C'était du reste la saison. Nous devancions de peu la mousson qui avait probablement déjà envahi le sous-continent indien et marchait sur nos traces. L'averse qui avait commencé en était l'avant-garde, dispersée pour un moment encore par les contreforts himalayens, mais qui, s'accumulant et se pressant sur les pentes, finirait malgré tout par gagner les hauts plateaux tibétains.

On nous apprit par la même occasion que le chemin était coupé, que les jeeps de l'expédition, incapables de parvenir jusqu'à nous, étaient quelque part plus haut, à environ 7 km, et qu'il faudrait y aller à pied avec nos bagages. Sous la pluie qui avait déjà pris racine dans les choses, on se mit en route en file indienne, grimpant silencieusement à travers les sentiers escarpés de la ville. L'air plus rare que dans les collines du Népal où nous étions la veille creusait les traits et avait abrégé les conversations. Le regard replié par l'effort et le souffle court, les gens s'habituèrent à fixer en eux un

point où ils n'étaient pas et d'où montait simplement la pulsation de l'être. Le corps n'était plus que cadence, scansion opaque de la matière, certitude de la mer qui montait en nous et à l'intimité de laquelle il fallait peu à peu s'habituer.

Il est difficile de dire combien de temps nous montâmes ainsi en silence. Une heure, deux peut-être, entrecoupées d'arrêts sous un auvent à attendre que la pluie diminue. Je ne sais pas. Je veux dire que le sentiment de la durée que cette première marche nous laissait entrevoir était sans commune mesure avec le décompte du temps, avec le bavardage des aiguilles sur le cadran de ma montre. La nuit était tombée et, avec elle, un épais brouillard d'où nous espérions que surgirait enfin la silhouette bénie de nos véhicules. Ils finirent par arriver.

Les jeeps suivaient une piste à flanc de montagne où la jungle ruisselante, d'instant en instant, creusait des fondrières de plus en plus profondes où nous menacions de nous enliser. Les roues s'enfonçaient et patinaient dans la boue. Nous passions sous des torrents qui martelaient bruyamment la tôle des toits et inondaient le pare-brise. On ne distinguait plus, on devinait plutôt l'abîme qui longeait la route à notre gauche. Des silhouettes de rochers et d'arbres s'y levaient un instant dans la stupeur aveuglée de nos phares puis, penchées sur les vitres embuées de sommeil, passaient à côté de nous en nous tournant le dos. On promenait le pinceau de nos phares sur la toile endormie des bleus et des verts et, de temps à autre, nous surprenions l'incarnat fugitif d'un massif de corolles éveillées qui scrutaient ensemble la nuit. Éclisses de pourpre soudaine et frileuse qui viraient de bord comme un banc d'alevins pour aller chercher abri dans les coraux.

Nous montions vers les profondeurs et j'avais le sentiment que ma vie, lestée de souvenirs, s'éloignait derrière, à mesure que se poursuivait l'ascension et que s'ouvrait toujours plus large, au-dessus de nous, l'encre de l'eau nocturne et lente. Demain, nous ferions surface au-delà...

Jacques Pierre



7 juin

Sommeil très léger. Plusieurs personnes sont très malades et incapables de quitter leur lit. Ceux qui n'avaient pas pris au sérieux le mal d'altitude en sont tous maintenant à prendre du Diamox comme les autres. Moi le premier.

Crachin et brouillard. On aperçoit la ville dans la lumière du matin. Une tranchée de boue flanquée de deux rangées de façades où alternent des petites maisons traditionnelles et des immeubles staliniens. On regarde le temps passer dans une gargote en se réchauffant avec du thé. À la fenêtre, des visages curieux qui se pressent pour nous regarder manger en souriant. Les Tibétains d'ici sont doux et attachants mais déracinés. Ils tournent en rond confusément à l'affût de quelque chose qui n'est plus là. Savent-ils seulement encore ce qu'ils cherchent ? Ou cette connaissance est-elle aussi perdue ?

Visite à l'une des grottes de Milarepa. Je fais la connaissance de notre guide tibétain, Küncho. Le camion arrive trop tard pour qu'il nous soit possible de reprendre la route.

Mis à part cet essoufflement à marcher dans une boue gluante, je n'ai encore aucun malaise. Je touche du bois.

Il fallait que je me fasse à l'idée de l'attente. Plus encore, il fallait que cette tension en avant, inhérente à l'attente et qui nous porte toujours vers l'avenir, se résorbe ; et que l'attente même se transforme en autre chose. Il n'y avait rien à faire, si ce n'est de comprendre ce que signifiait « ne rien faire »...

Or, cette compréhension requiert parfois une boisson chaude prise à petites gorgées pendant que l'on regarde distraitement dehors en silence. Il faut aussi, de temps à autre, le ronronnement distant d'une conversation — disons, dans la pièce à côté — pour que le cours inutile du temps ne disparaisse pas complètement et que la texture de notre vie reste perceptible. Quand nous sommes à la maison, un chat qui entre dans la pièce et saute sur nos genoux suffit généralement à en faire apparaître le fil alors qu'un chien, lui, y parvient rarement. C'est que l'amitié familière de ses yeux fixe en nous la présence aux choses et nous ramène à l'idée affairée que nous avons de nous-mêmes. Que mon chien Gaspard me regarde, par exemple, et j'aurai bientôt l'idée de passer l'aspirateur. Alors que je n'ai jamais su ce que voyait ma chatte quand elle me regardait.

Ici, à Nyalam, le pianotement épisodique de la pluie sur la fenêtre, la présence effacée de la propriétaire qui allait furtivement de l'un à autre pour verser un peu d'eau chaude dans nos tasses de thé, les conversations sporadiques qui allaient et retombaient comme un feu de braises où l'un d'entre nous de temps à autre jetait une remarque qui rallumait l'intérêt assoupi, nos gens alités, restés à l'auberge et dont nous savions à cette heure qu'ils regardaient le plafond au-dessus de leur lit en attendant que ça passe, notre absolue incapacité à changer quoi que ce soit au fait que la pluie avait probablement emporté le chemin là-même où l'une de nos jeeps était restée prise la veille, retardant d'autant l'arrivée de notre camion, ces visages de Tibétains qui se pressaient à la fenêtre et qui souriaient de nous voir différents d'eux-mêmes, la lassitude du voyage et de l'altitude, tout cela suffisait à dérouter le désir dont la monture n'avait plus nulle part où aller. Les choses étaient simplement là offertes sans dissidence et ouvraient peu à peu le cercle de leur présence jusqu'à nous y admettre charitablement.

Du coup, les choses me considéraient, comme ma chatte, et creusaient en moi, là où portait leur regard aveugle, une absence qui allait grandissante. Elles fixaient en moi un point (ou n'était-ce pas

à travers moi) qui m'était invisible mais vers lequel, cherchant à me tourner pour le voir à mon tour, je me mettais en marche sans le trouver.

J'essaie de comprendre comme je peux la tentation qu'il y avait à m'en détourner pour revenir à mon ennui, plus familier en un sens, et plus rassurant. La seule chose que je puis dire c'est que mon regard était travaillé. Comme un bas que l'on retourne autour de lui-même, en sorte que mon regard devienne l'espace qu'un instant plus tôt il parcourait. Cessant de scruter les choses, il devenait l'espace où elles s'offraient — j'allais écrire « s'assemblaient » ; mais ce n'était pas le cas puisque les Tibétains étaient nomades et que leur regard, parcouru sans cesse par le lointain des montagnes, l'était aussi. Peut-être est-ce ainsi qu'on arrive à voir l'invisible.

Jacques Pierre



8 juin

Lever à 6h30. Le crachin toujours. Nous prenons la route. D'abord quelques champs âprement cultivés, quelques villages assez aisés pour que la façade des maisons soit blanchie à la chaux. Dans les cours ceinturées d'un mur, parfois un arbre ; puis la végétation disparaît rapidement. L'espace s'ouvre. Le chemin devient plus difficile. Alternance de vastes plaines jonchées de gravelle, où les jeeps foncent à tombeau ouvert, et de sentiers étroits encombrés de rochers à flancs de montagne.

Nous dinons dans un poste complètement isolé au milieu de nulle part. Le mauvais temps s'est levé mais a laissé un ciel tourmenté. L'impression de « déjà-vu » dans un film western de John Ford avec un relais de diligences où un gardien trompe l'ennui en relevant obstinément une barrière dérisoire à chaque passage de véhicule. Le paysage est magnifique : pendant que les autres mangent, je cours en tout sens avec mon appareil photo.

Je commence à éprouver les symptômes du mal d'altitude : fulgurant mal de tête, nausée, diarrhée. Nous arrivons au Brahmapoutre dont une petite barge, poussée par le courant, assure la traversée. Longue attente. Rixe avec des conducteurs chinois qui essaient de nous couper le chemin pour embarquer.

Le camion, resté derrière nous, ne pourra traverser avant la nuit et il faudra encore une fois coucher dans le village le plus proche. Saga, ville de garnison à 4 000 m, simple halte où s'arrêtent les camions. Deux chambres minables avec trois lits pour 15 personnes, une enceinte boueuse où s'alignent des camions et des chiottes puantes.

Cette fois, je suis vraiment malade et je demande à dormir au bord de la porte. À travers le sommeil légèrement teinté de délire, j'entends le bruit d'une génératrice jusqu'à tard dans la nuit, l'aboïement des chiens errants et les voix de conducteurs ivres et titubants qui reviennent dormir. Je sors dans le froid pour me soulager. Je reste de longues minutes appuyé au mur. Pour la première fois, j'aperçois des étoiles. Je suis ému ; et je me pince en souriant doucement dans l'obscurité pour arriver à croire que je suis bien là.

Jacques Pierre



9 juin

Le camion n'arrive qu'à la fin de l'avant-midi. On commence à soupçonner qu'on nous a refilé un « citron » grabataire et consommation. Longue journée de route dans la boue et le sable. Spectacle surréel, nous croisons d'immenses dunes de sable dans un large défilé montagneux.

Nous arrivons à Pragyang. Nous ne savons pas si nous y passerons la nuit. Encore une fois, le camion est loin derrière nous. Je déambule à travers le village pendant que les autres sont attablés dans une popote à tâter la nourriture tibétaine.

La lumière décline et les ombres s'allongent. La vue est saisissante. Je suis interpellé par une Tibétaine qui me demande de la suivre chez elle. Dans une pièce enfumée, un homme se meurt de la gangraine. Je ne peux rien faire et je reviens auprès des autres. Je m'adosse à un mur pour pleurer.

Le camion nous rejoint. Nous décidons de monter le camp à l'écart du village. Première nuit à la belle étoile. Une meute de chiens encercle le camp. Il est dangereux de sortir de la limite des tentes. Après le coucher les chiens rôdent entre elles. Pas question de sortir pour faire pipi.

Jacques Pierre



10 juin

Lever avant l'aube. Agitation feutrée et voix dans l'obscurité. La main secourable d'un sherpa glisse une tasse de thé chaud à travers la porte entrouverte de la tente et me dit gentiment : « Good morning ». Est-ce bien la main qui m'a parlé ? Barbouillé encore de sommeil et dans un état semi-comateux, je réponds en bafouillant « merci ».

Levé, j'aperçois près des tentes deux carcasses de chiens morts au cours de la nuit. Discussion avec le chef de l'autre expédition : ils nous échangent l'un de leurs camions pour le nôtre.

Interminable traversée du plateau tibétain, nous essayons de rattraper le retard d'hier. Arrêt à un gué où campe un groupe de nomades. Difficile à croire, ils ont du Coke — du Coke chinois s'entend — qu'ils nous vendent à prix d'or. Les enfants sont affamés et se bousculent autour de nous dès que l'on sort un bout de nourriture. Les plus âgés d'entre eux sont vifs comme des lézards pour se saisir de la nourriture que nous tendons aux plus jeunes : monde impitoyable. Même en été, presque tous ont des toux rauques et profondes. Que l'espérance de vie ici doit être courte.

Nous franchissons le gué et reprenons la piste. Dédale de vallées qui s'élargissent à perte de vue puis se referment dans d'étroits défilés que l'on franchit à grand-peine et qui débouchent à nouveau sur d'autres étendues sans fin.

Le jour tire à sa fin. Nous arrivons à une espèce de surplomb où trône un énorme stupa entouré de drapeaux de prières et de petits monticules de pierres. La vue est grandiose : le Gurla Mandatha (7 700 m) couvert de neige à notre gauche, le lac Manasarovar devant, et dans le lointain, la cime du mont Kailash. Long arrêt. Nous déambulons autour du stupa sans trop parler. Sans doute le plus beau paysage qu'il m'ait été donné de voir dans mon existence.

Avant le coucher de soleil, nous descendons installer le camp au bord du lac. Il vente et fait très froid. La nuit sera glaciale.

Nous foncions à travers l'indéchiffrable grandeur du jour, en suspens entre l'immobilité du lointain où il nous semblait toujours apercevoir une silhouette en marche vers quelque destin invisible et les proches reliefs de la piste qui filaient à côté de la jeep à toute allure.

Secoués comme des salades dans une essoreuse, nous réussissions pourtant, vaille que vaille, à tenir des conversations à peu près sensées. Mais, de temps à autre, après une embardée particulièrement violente, il nous arrivait de ne plus nous souvenir exactement de quoi il était question l'instant d'avant. Il y avait eu un cri — généralement celui d'une femme —, nos têtes avaient tapé toutes ensemble dans le plafond et puis, après..., un grand silence au cours duquel, dubitatifs, nous ramassions les débris épars de notre inspiration pour essayer d'y mettre de l'ordre et restaurer la présomption que ce que nous disions avait un sens. J'eus ainsi à maintes reprises le sentiment d'avoir été au bord d'une grande découverte philosophique à laquelle un chaos malséant de la route avait mis fin prématurément. On ne saura jamais, par exemple, si le chapeau de Zorro que Philippe gardait en toutes circonstances vissé sur la tête était ou non un substitut de sa mère ; si la barbichette de Marcel était vraiment un implant synthétique ; ou si, parce que les pantoufles à pompon de Denise avaient disparu pendant le voyage, il y avait bel et bien un fétichiste dans notre groupe.

On se consolait donc en mâchonnant laborieusement, chacun de notre côté — ou parfois même en commun —, un morceau de yak séché que l'orage avait opportunément réservé au plaisir de notre bouche en foudroyant la bête au milieu de la plaine.

Le jour passait ainsi d'une parole à une autre, entrecoupées de rires et de longs silences où chacun s'absentait en lui-même. Je ne peux pas dire que c'était pour aller ailleurs en nous. Je ne peux pas dire non plus à quoi nous pensions, ou si même nous pensions, car il me semble justement que notre mutisme s'accordait à cette immensité sans pensée. Distracts de la fatalité de nos existences par cette translation presque hypnotique de l'horizon, nous nous détachions insensiblement du fil de notre pensée, nous cessions de faire corps avec elle pour en devenir le lieu de passage et le témoin. Nous arrêtions de nous projeter en avant dans le mouvement de nos vies ou de lutter contre l'irrévocable ; nous cessions d'espérer ou de regretter, pour penser au fil du temps et en écouter la rumeur dans les frondaisons immobiles du présent.

Ainsi, par instants, pouvait-on voir sur les visages la sérénité des pierres et s'y refléter, comme en un miroir aveugle, l'insoutenable beauté du monde.

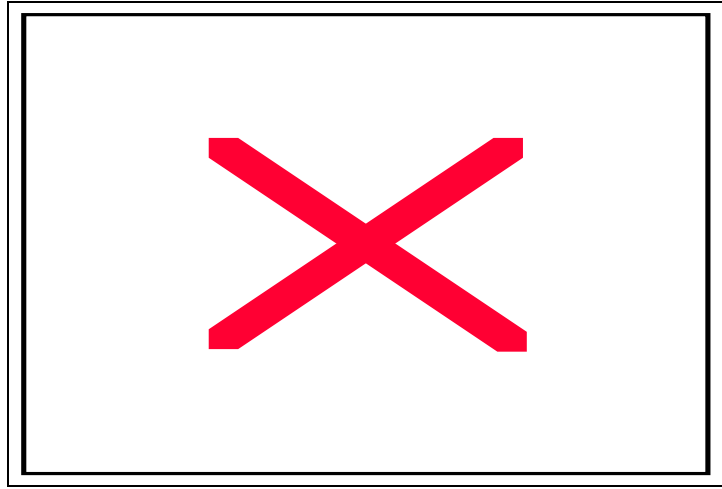


Jacques Pierre



11 juin

Nous restons un jour au bord du lac pour nous acclimater à l'altitude (4 500 m). La température est descendue à -10°C au cours de la nuit. Promenade sur les collines qui surplombent le camp pour tester ma résistance. En marchant lentement, ça va. Visite d'un monastère accroché dans la falaise comme une forteresse. Source d'eau chaude. On en profite tous pour prendre un bon bain. Je me prépare mentalement au tour du mont Kailash. Je visite dans la falaise la grotte inhabitée d'un ermite. Les murs noircis par la suie, une couche de paille, quelques images pieuses dans des niches de la paroi. Le mont Kailash est visible presque toute la journée. Nous tournons un cycle d'entrevues pour le film.



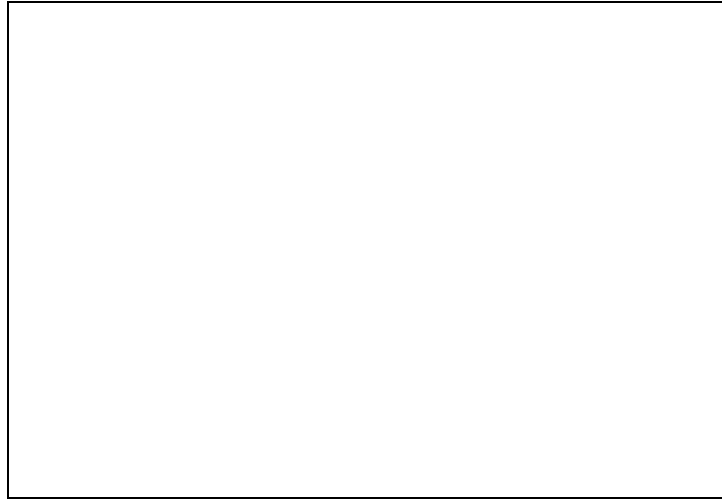
12 juin

Nous prenons la route vers Darchen, notre dernière halte avant d'entreprendre le tour du mont Kailash. La ville, adossée à la montagne fait face au désert. Nous devons camper à l'intérieur de l'enceinte de la ville. Le lieu est sale et sordide. On nous oblige à planter nos tentes au milieu du champ d'écoulement des latrines de la ville. Nos tentes sont encadrées par des écoulements d'urine et de merde. On rigole tout de même. Un Chinois tout ce qu'il y a de plus décontracté se déculotte devant la compagnie pour faire ses besoins et se renculotte sans plus de cérémonie. Les filles sont tétanisées : on rit de plus belle.

Nous sommes assiégés par un groupe de femmes tibétaines couvertes de parures qui veulent nous vendre bijoux, poignards et statuettes.

Visite de courtoisie chez Gantek lama. Il va prier pour que nous ayons du beau temps. On en aura besoin. L'avant-veille un groupe d'Américains s'est fait prendre par la tempête. Des bêtes de somme enlisées dans la neige seraient mortes d'épuisement. On n'est pas encore sûr de pouvoir partir.

Jacques Pierre



13 juin

Les yaks arrivent tôt le matin. Long palabre avec les yakmen pour négocier le nombre de bêtes et le prix. Départ en jeeps qui nous déposent avec nos bagages à Tarboche. Le groupe sera divisé en trois, des plus rapides au plus lents.

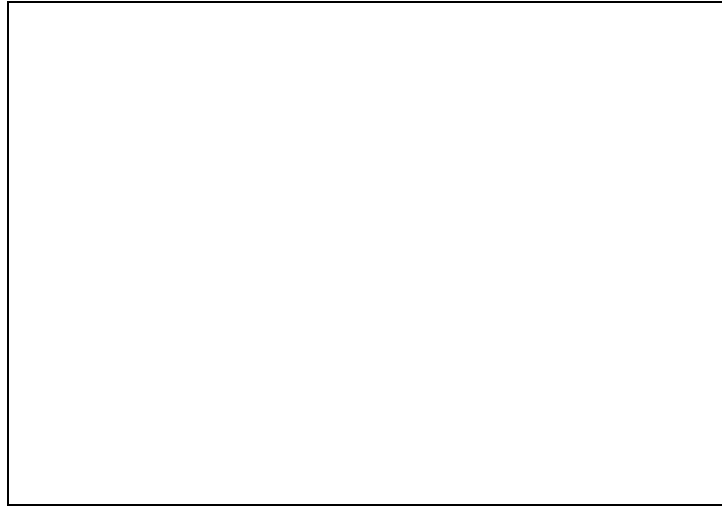
La vallée large d'environ 500 m et très encaissée monte lentement. Nous suivons un torrent en marchant sur un lit de moraine glaciaire. On ne force pas le pas. Certains ont terriblement mal à la tête.

Nous passons le versant ouest du mont Kailash. Je crains que nous longions la falaise de trop près. Le flanc et la cime de la montagne sont complètement couverts par la neige des derniers jours et je me demande si la température beaucoup plus clémente ne soulagera pas le mont Kailash de sa chape de neige par quelque avalanche. Si tel était le cas, nous serions complètement ensevelis là où nous passons.

Nous regardons où nous marchons sans trop lever la tête. À la verticale de nous, le ciel est d'un bleu profond. Nous campons auprès du torrent à 4 970 m au pied de la montée du Drolma La qu'il nous faudra affronter demain. L'inclinaison de la pente y passe à plus de 30°. Les autres nous rejoignent en petits groupes. Certains sont déjà assez éprouvés par la marche. Je me demande comment ils traverseront la journée de demain qui s'annonce d'emblée beaucoup plus dure.

Les yaks nous rejoignent et sont délestés de leur charge. Ils s'égayent sur les pentes de la vallée pour aller brouter la rare végétation. Soirée mémorable. Veillée d'arme. La nuit est transparente. On voit se détacher dans la lumière de la lune tous les sommets environnants.

Jacques Pierre



14 juin

Il fait beau, on pourra franchir le col. Les 3 groupes qui avaient été convenus se désagrègent aussitôt l'ascension commencée. La pente est tellement raide qu'il n'y a plus que des individus qui ménagent leur souffle et mesurent la cadence de leur marche. On ne parle plus. Nous surveillons nos forces avec appréhension, ne sachant pas trop l'effort qui nous sera encore demandé avant la fin du jour. Sur le côté du chemin, je croise des pèlerins prostrés par l'effort ou évanouis par l'épuisement.

Je débouche sur une plate-forme rocheuse où les Tibétains pratiquent leurs obsèques célestes. À la hachette, ils y découpent les corps qu'ils donnent ensuite aux vautours descendus des hauteurs où ils attendent. L'endroit est noirci par le sang séché et jonché de vêtements. J'aperçois des souliers d'enfants.

J'ai maintenant de la neige jusqu'au mollet. J'avance péniblement, m'arrêtant tous les 100 m pour reprendre mon souffle. Le ciel au-dessus est presque noir, la même teinte de bleu très sombre qu'il m'arrive de contempler par le hublot de l'avion quand je survole l'Atlantique vers l'Europe.

J'aperçois enfin le sommet du col, marqué par un stupa. Une longue étendue de neige m'en sépare encore. Je marche avec Mathieu. Moment de grande émotion : une voix de femme qui chante dans le lointain.

Je suis heureux. Assis au milieu d'un groupe de pèlerins tibétains qui chantent. Inquiétude pourtant : les autres tardent et je me demande si tous y arriveront. Une dame hindoue avec laquelle nous avons fraternisé les jours précédents arrive évanouie posée comme un sac au travers de sa monture. Elle a perdu l'usage de ses jambes à la suite d'une chute de cheval.

Presque tous sont maintenant arrivés, beaucoup ont commencé à redescendre l'autre côté du col vers le camp. J'attends avant de redescendre, espérant profiter de la solitude altière des lieux.

J'entreprends la descente, cette fois complètement seul et je patauge dans la neige fondante. Malgré les recommandations, je m'arrête pour me désaltérer en mangeant un peu de neige. Ce matin, je n'ai pas pu emporter suffisamment d'eau et j'ai trop soif. J'atteins le camp. On dresse une nappe pour jouer aux cartes. Les derniers arrivent à la fin du jour, complètement exténués. Certains pleurent d'épuisement.

Les corps sont fourbus par la route et l'oxygène qui se fait plus rare. Les traits sont tirés par la fatigue ; et en même temps règne cette étrange solennité qui nous fait économiser les mots comme des pièces de monnaie que l'on jetterait une à une dans le silence d'un puits. Je monte toujours.

J'essaie de comprendre pourquoi les lointains neigeux et escarpés, l'immensité silencieuse ont un tel effet sur moi. Le paysage est grandiose certes ; mais, il l'a été avant, et peut-être plus. Ici, cependant, la beauté du paysage a quelque chose de douloureux et de presque insupportable. À la verticale du jour, l'Évidence sculpte à grands traits précis la forme des corps et nous laisse exsangues et nus dans le naufrage de la lumière. Il n'y a pas de recours contre elle : nul endroit où s'en détourner.

Évidence de qui ? Évidence de quoi ? Me comprendra-t-on seulement si j'en parle ? Tout autour, je parcours du regard les sommets qui surplombent notre ascension. L'Évidence n'est pas seulement l'intensité de la lumière qui aveugle ; c'est la transparence immatérielle du jour où ma propre vie m'apparaît aussi étrange et indéchiffrable que ces blocs erratiques de rochers qui jonchent les pentes. La marche, la fatigue, tous ces jours de piste à contempler les paysages défiler en silence ont fait place nette et basculé, dans un passé que je considère presque avec étonnement, tous les pactes séculaires, tous les refuges et attermolements de mon existence pour ne laisser que cet éblouissement du présent. Dans cette place offerte du regard où l'intransigeance de la lumière a brûlé toutes les chambres anciennes, culbuté la faïence précieuse de mes refus et de mes complaisances mélancoliques, comme un grand carnage de dettes insolubles et de partance à rebours, il ne reste que la netteté des choses qui entrent en moi comme des épées rougies par le feu. Il faut être là, debout, neuf à chaque instant, à chercher son chemin dans le jour incendié, entre la banquise noire du ciel et la blancheur insurgée des neiges. Le monde tout ensemble m'adresse le verdict innombrable des existences, la mienne parmi les autres, expulsée à jamais de l'origine comme la clameur urgente du présent. Éternel, éphémère commencement de toutes choses, tant de pierres ferment les yeux, tant de sources intactes lavent le ciel dans le murmure des nuages... que je pleure.

Je suis là, simplement, comme une énigme résolue sur la stèle de laquelle vient se briser le ressac familial des images passées

dont la houle, en d'autres temps, eût bercé le sentiment d'être encore et toujours le même, mais qui, ici, s'ouvrant sur l'étrave hautaine du mystère, me donne, comme un feu dévorant, l'indulgence du jour en partage. Tout est là, tout a été donné depuis toujours ; et il n'y a rien d'autre à attendre si ce n'est la blessure de le voir. Le chercher ailleurs est encore une forme du refus ; imaginer qu'il puisse y avoir un Au-delà où ce qui s'offre se tiendrait encore en retrait, c'est se détourner du présent — c'est-à-dire du don de la présence —, c'est différer mon consentement à ce qui est là, non pas en face de moi — puisque mon existence m'est rendue avec le monde — mais « en moi ».

Disant cela, je sais bien ce que ces mots ont de suspect ; mais je n'en trouve pas d'autres pour dire ceci : tant que l'Évidence fouille mes yeux de sa blancheur incandescente, elle est en face de moi et je souffre. De partout, mon pécule d'attachements et de rancunes me devient odieux et insupportable. Mais dès lors qu'Elle me touche, le vis-à-vis avec Elle cesse et mon regard se déplie, s'étale pour ne laisser que la scène vide et resplendissante de midi. Certes, je suis celui dont le regard dénombre et scrute le lointain ; mais en même temps, je deviens cette place offerte de la lumière, passant dans l'inconnaissable regard des choses sur elles-mêmes. C'est en moi que se dressent les rochers dont la lumière énumère les angles et lisse éternellement les contours. Apaisé, je peux recevoir l'Évidence de toutes choses comme le pardon d'une existence dont je ne m'acquitterai jamais. Libéré aussi de la dette, je peux être là, à mon tour traversé par l'Évidence qui à d'autres maintenant s'adresse.

Parce que ma vie m'est remise depuis l'ailleurs où je voulais voir, tantôt encore, une promesse inaccomplie, parce que toute parole a été tenue, l'Au-delà se referme comme la tendresse d'un sourire qui se détourne pour faire route vers une autre nuit. Tant de sommeils enfiévrés qui appellent ailleurs, tant de détresses qui interrogent en vain la face impénétrable des augures, qu'à la fin je consens à ce que nos pères meurent et que, leur absence déployant le présent, l'Évidence ouvre ses chapiteaux sur l'herbe foulée de leur règne. Je mourrai à mon tour ; mais pas ici, plus tard, un jour qui a cessé de m'appartenir depuis le commencement du monde.

La truite ondoyante de l'origine est maintenant libre et remonte au soliloque inquiet des mères, frayer pour des temps encore à venir. Le mien a commencé...

Jacques Pierre

Octobre vertèbre,
Charroi de cris et d'herbes
Qui glissent obliques
Entre les mains hâves des chambres,
Dans le murmure innombrable des pluies sur la mémoire.

L'encre est blanche comme le suspens des larmes
dans l'origine

Les draps de détresse
Muets, marchent aux alluvions de l'ombre
comme le doigt de la hantise,
Vif argent impassible et mince
Qui scrute l'angle de la nuit
Et cherche le repos de l'aube.

Tout se tait à rebours
Sous le vol livide de l'ange,
Peuple de feuillages en émoi
qui hantent les vasques du sommeil.

Hier et demain toujours
L'éternité s'allume et s'éteint ;
Tandis que passent au loin,
impossible troupeau de clartés,
Les portes qui s'ouvrent et se ferment.

Mais trop de mal crache le bulbe de l'aube
et ouvre la chair vermeille du temps.

Ai-je seulement vécu ?

Il faut choisir la mort ou la vie,
Car le soc des choses inexorables s'avance dans le rêve
et trace l'horizon.

Il y aura bientôt le soir et le matin,
Les eaux du ciel et celles de la terre.

Jacques Pierre

Et voilà la saison qui se ferme
Comme l'eau de l'enfance
Et les partances de l'oubli.
Jusqu'à l'amont du respire et du pardon
Voilà aussi midi disponible pour les équations de lumière
et la transparence du jour.

Désormais, les chambres sont vides,
L'eau est passée,
L'ombre a séché dans les lits défaits.

La mort a délié toutes promesses et toutes fautes
Et l'heure enfin se perd entre les joncs.

Tout finit et tout commence.

